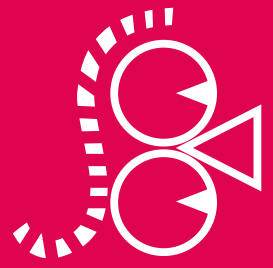


Vu de Pro-Fil



Dossier : Vivre entre/avec deux cultures

N°38

Hiver 2018

Edito

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :

40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier
Tél : 04 67 41 26 55
secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA

A voir en ce moment

- 3 Sérébrennikov célèbre la liberté
Quelle affaire !
- 4 Luxe, agitation et voluptés
Ce passé qui doit disparaître

Parmi les festivals

- 5 *So British* !
Deauville 2018 au féminin
- 6 La Russie interroge son passé
Trentième automne
- 7 C'était le moment ou jamais !
Les prix de l'automne
- 8 Plaisirs entrecus
Films, artistes et convivialité

Champ-contrechamp : Les héritières

- 9 Le regain
Agaçant !

DOSSIER : Vivre entre/avec deux cultures

- 10 De Zahira à Li, chemin vers un programme
- 11 L'acculturation volontaire
- 12 La première génération, entre deux cultures
- 13 La deuxième génération
- 14 *Just a Kiss*
- 15 Vivre entre deux cultures
- 16 **Le coin théo** : Une question de contexte

DECOUVRIR

- 17 Costa-Gavras

PRO-FIL INFOS

- 18 A l'ombre de Ronsard
- 19 Informations diverses

A LA FICHE

- 20 *Charlie's Country*

Au cinéma, le choc entre deux cultures est souvent un ressort comique, utilisé dans des films à grand succès comme *La grande vadrouille* ou *Bienvenue chez les Ch'tis*. Comme le montre le dossier du mois, la découverte d'une nouvelle culture et son assimilation progressive sont également les bases d'un récit archétypal qui fonde des films de genres aussi divers que le western (*Danse avec les loups*) ou la science-fiction (*Avatar*). Dans ces films d'action, l'aboutissement du processus d'assimilation est généralement le 'passage à l'ennemi' du héros qui va défendre les 'sauvages' attaqués par la puissance dominante de l'homme blanc.

Mais, et c'est le cœur de notre dossier, ce thème nourrit surtout, depuis une vingtaine d'années, de nombreuses fictions qui racontent les difficultés à s'insérer dans une autre civilisation et les conflits que ces situations génèrent, aussi bien pour les nouveaux arrivants que pour les immigrés de deuxième, voire de troisième génération. Des réalisateurs, souvent eux-mêmes issus de l'immigration, mettent en images et rendent ainsi plus concrets pour le spectateur les déchirements de ces jeunes partagés entre leur amour pour leur famille, fidèle à ses traditions et soucieuse de l'appartenance au groupe, et une société qui met en avant la liberté individuelle et dans laquelle ils sont souvent eux-mêmes bien intégrés. Encore un domaine où le cinéma apporte une analyse plus fine, comme outil de compréhension du monde, que les discours caricaturaux qui abondent sur le sujet.

Jacques Champeaux

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma.

COMITE DE REDACTION :

Marie-Jeanne Campana
Arielle Doman
Alain Le Goanvic
Nicole Vercueil
Waltraud Verlaguet
Françoise Wilkowski-Dehove
Jean Wilkowski
Jean-Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Claude Bonnet
Annie Casalis
Jacques Champeaux
Danielle Ellul
Yves Ellul
Elisabeth Journoilleau
Frédéric Laville
Aline Marcet
Martine Riquet
Jacques Vercueil

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° :
15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud
83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression :
10 oct 2018

Dépôt légal à parution
Commission paritaire
N° 1222 G 93549

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Ardèche / Privas
Eric Santoni - 06 32 68 28 76
profil.privas@icloud.com

Aude / Narbonne
Patrick Duprez - 06 20 44 76 85
pa.duprez@orange.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Drôme / Dieulefit
Nadia Nelson - 06 07 04 82 64
nadianelson@gmail.com

Gard / Nîmes
Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse
Monique Laille - 05 61 87 36 86
metou.riou@laposte.net

Hérault / Montpellier 1
Arielle Doman - 04 67 54 39 67
arielledoman@gmail.com

Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux
Jacques et Christine Champeaux - 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France/ Plaisance
Frédérique de Palma - 06 74 44 41 65
fdepalma1@yahoo.fr

Couverture : Atta Yaqub et Eva
Birthistle dans *Just a Kiss*



A voir en ce moment

Serebrennikov célèbre la liberté

Leto (L'été) de Kirill Serebrennikov (Russie/France 2018)

Leto est un film, plein de charme, sur la liberté : liberté individuelle ou collective, liberté de création, liberté sexuelle, liberté de pensée, liberté politique. Sous la forme d'un biopic sur un rocker soviétique très populaire Viktor Tsoï (1962-1990), l'homme de cinéma et de théâtre russe Kirill Serebrennikov nous transporte quelques années avant la chute de l'URSS dans la ville très européenne de Léninegrad (Saint-Petersbourg). C'est l'été et pendant les nuits blanches, au bord de la mer, les jeunes aiment faire la fête au milieu des boulevards, avec guitares et feux de camps, chanter ou prendre un bain de minuit : après les rigueurs de la saison froide, goûter le plaisir de vivre sans entrave, en parlant d'amour, en oubliant les contraintes idéologiques et en rêvant à une vie meilleure. Tout en noir et blanc, jouant avec la lumière, les ombres et les reflets, le film évoque l'atmosphère de la Nouvelle vague. Par moments, des surimpressions et des animations à la manière de Jean-Christophe Averty se jouent du formalisme, tandis que le rock apporte rythme et fougue de la jeunesse.

Admirant les Beatles, Bob Dylan, Nirvana, les Sex Pistols, Lou Reed, les Doors, David Bowie, etc., les jeunes rockers russes des années Brejnev s'essayaient à des paroles de chansons déconcertantes pour les apparatchiks chargés de veiller au

respect de l'idéologie et au bon déroulement des séances au Rock Club : « Je suis un glandeur – t'es qu'une merde – J'ai besoin d'une bière – Je plante mes cornichons – sur la vitre sale du tramway – Quand tu étais un beatnik... » Le jeune public était conquis ! Cette génération allait bientôt bénéficier de la politique de Gorbatchev et de l'ouverture du pays au monde. En 2018, Kirill Serebrennikov, 49 ans, qui aborde avec courage, au cinéma comme au théâtre, des thèmes liés à la politique, la religion et au sexe, est assigné à résidence après avoir été arrêté en août 2017 pour une douteuse affaire de vol. Quelle tristesse !



Françoise Wilkowsky Dehove

Une famille pas très catholique

Une affaire de famille (Manbiki kazoku)

de Hirokazu Kore-eda (Japon 2018), Palme d'Or Cannes 2018

Une famille de bric et de broc, mais ô combien touchante. Le réalisateur renoue ici avec son exploration des relations familiales, même si cette 'famille' n'est pas liée par les liens du sang mais par un secret partagé. Est-ce là la recette de leur cohésion ? Il raconte leur vie, pauvre mais heureuse, dans une esthétique délicieusement asiatique. Pas de rôle principal ici, chaque personnage a droit à un traitement nuancé, la construction tourne en spirale en suivant leurs relations respectives, complexes et émouvantes. Trois générations cohabitent dans une vieille maison entourée d'immeubles, exigüe et fort encombrée, ni bien rangée ni propre, à l'image de leurs histoires quelque peu embrouillées et pas toujours 'très catholiques'. Osama apprend à son fils comment voler à l'étalage - mais on se rend vite compte que le commerçant ferme volontairement les yeux. Ils rencontrent une petite fille qui erre seule. Ils la recueillent, et après quelques hésitations toute la famille l'adopte, l'aime. Qui sont les véritables parents d'un enfant, ceux qui l'ont conçu mais

le maltraitent, ou ceux qui l'accueillent pour l'aimer ?

Une fille adulte cherche une forme de liberté. Elle va jusqu'au *peep show* pour arrondir les fins de mois de la famille tandis que la grand-mère semble être le pivot autour duquel tout ce petit monde tourne, d'autant qu'elle touche une petite retraite.

On comprend à la fin du film le comment du pourquoi. Tous font preuve de complicité, d'amour et de compassion les uns envers les autres, tout en étant lucides sur leurs failles et leurs faiblesses. N'est-ce pas cela justement, la marque de l'amour véritable ? Mais la société, celle des lois, de la bien-pensance et du politiquement correct, peut-elle tolérer ce mode de vie en 'système D' ?



Waltraud Verlaquet

A voir en ce moment

Luxe, agitation et voluptés



Les estivants de Valeria Bruni Tedeschi (France/Italie 2018)

Une superbe villa sur la côte d'Azur, où famille, amis, domestiques et parasites vont aller, venir et discourir pendant quelques heures, voilà le contexte de ce film au casting brillant : de

la réalisatrice Valeria Bruni Tedeschi en personnage principal (Anna, elle aussi cinéaste) et l'autre Valeria (Golino) jouant sa sœur Elena, à Pierre Arditi en époux de celle-ci, à Yolande Moreau en gouvernante, ou à Noémie Lvovsky co-scénariste en Nathalie, l'amie scénariste... voilà de quoi faire un spectacle attractif et plaisant. Le luxe et les gens riches, c'est joli à voir ; mais le personnel de la villa n'est pas oublié, et les aller-retours de maîtres à serviteurs évoquent un peu le *Gosford Park* de Robert Altman. Pas d'intrigue : entre ces gens à la vie matérielle facile, des échanges à propos d'angoisses et tracas personnels et familiaux ; danse et musique pour se distraire – un invité, ténor, se plaît à fréquemment roucouler – tandis qu'Anna téléphone sans cesse à son

époux en train de s'envoler du nid. Et voilà qu'au repas des révélations inattendues et graves viennent jeter une ombre douloureuse sur ces agapes bourgeoises.

Pour qui a vu les précédents films de Bruni Tedeschi, *Actrices* (2007) ou *Un château en Italie* (2013), la présence au générique de sa mère (Marisa Borini) et sa fille (Oumy Bruni Garrel) dans leurs rôles, ou l'évocation de son frère décédé, ne seront pas une surprise. Mais cela risque d'encombrer des spectateurs qui, sous couvert d'un divertissement assez brillamment enlevé, pourront se sentir conviés, intrus involontaires, à une séance d'autothérapie qui ne les concerne pas forcément.

Jacques Vercueil

Ce passé qui doit disparaître

La dernière folie de Claire Darling de Julie Bertucelli (France 2018)

Claire (Catherine Deneuve, Alice Taglioni) vit seule dans sa grande maison à la sortie d'un village. Elle est entourée des nombreux objets de valeur qu'elle a accumulés tout au long de sa vie. Un matin, un pressentiment au réveil la pousse à s'en séparer avant la mort qui s'annonce. Une brocante vite installée dans le jardin et des prix dérisoires incitent les voisins à s'y bousculer. Sa fille Marie (Chiara Mastroianni), alertée par une amie d'enfance, vient la rejoindre.

Cet événement sert de support pour analyser, avec une telle acuité qu'on peut les supposer vécus, les rapports entre mère et fille, lourds d'un passé d'incompréhension et de souffrance. Le décès de son fils préféré suivi de près par celui de son époux, qu'elle considérait comme responsable, avait plongé Claire dans une stupeur indifférente. Ces objets-souvenirs bradés témoignent chez elle de l'abandon de toute espérance et même de la vie, alors que des senti-

ments toujours vivants se dévoilent peu à peu à travers l'extravagance sénile et bourrue de Claire et la discrétion attentive de Marie. La vue des mêmes bibelots les rapproche à travers leurs souvenirs, comme cette pendule-éléphant de cheminée que Claire prêtait pour la nuit à Marie avant de sortir le soir, ou la bague préférée de Claire disparue depuis longtemps et retrouvée dans le bric-à-brac.

Julie Bertucelli excelle dans ces portraits de femmes fortes que la mort a touchées de près. Dans *L'arbre* (2010), Dawn et Simone forment aussi un couple mère-fille qui doit continuer à vivre sans leur soutien tutélaire que Simone croit réincarné dans un arbre ; et la disparition d'Otar (*Depuis qu'Otar est parti*, 2003) pousse trois générations de femmes de sa famille à entreprendre le voyage de la Géorgie à Paris. Pour interpréter les personnages principaux de ce film, la réalisatrice a eu une excellente inspiration en choisissant deux superbes artistes mais qui forment aussi un couple mère-fille.



La fin explosive du film semble signifier que, comme tout passé est destiné à disparaître, une table rase est nécessaire aux générations suivantes pour faire, à leur tour, leur chemin dans la vie.

Nicole Vercueil

So British !

Le Festival du film britannique de Dinard, 25-29 septembre 2018

Le cinéma britannique a une longue tradition de cinéma social, et cette édition ne dérogeait pas à la règle. Le lauréat du Grand Prix, *Jellyfish* de James Gardner, est un bon représentant de ce cinéma qui, au fond de cités tristes, montre la vie difficile de familles déshéritées. L'héroïne du film est une jeune adolescente qui veille sur sa mère immature et ses deux jeunes frère et sœur, et ramène de l'argent au foyer par tous les moyens, y compris les plus sordides. Le film est très noir, mais il est illuminé par l'énergie que déploie la jeune fille et par la lueur d'espoir de la scène finale où elle semble enfin s'abandonner à la bienveillance de son professeur de théâtre.

Dans un style plus poétique, *Pin Cushion* de Deborah Haywood met en scène une mère un peu folle et sa fille adolescente, en butte toutes deux à la méchanceté de leurs voisines et condisciples. Autre film

sur l'adolescence, *Winterlong* de David Jackson raconte le lent rapprochement d'un père marginal et d'un fils qu'il n'avait jamais connu jusqu'à ses quinze ans.

Quelques comédies égayaient ce sombre tableau. Le thème de *Dead in a Week* de Tom Edmunds n'est pas nouveau (un jeune homme suicidaire engage un tueur à gages puis découvre l'amour et veut annuler le contrat) mais la réalisation pleine d'humour noir est efficace et on ne s'ennuie pas une seconde à ce joyeux jeu de massacre. Dans *Eaten by Lions*, Jason Wingard s'attaque aux problèmes du communautarisme à travers une comédie déjantée qui oppose une nombreuse et riche famille pakistanaise et un couple raciste de la middle class.

Enfin, signalons une petite merveille, *Nothing Like a Dame* de Roger Mitchell. Autour d'une tasse de thé, quatre grandes actrices anglaises aujourd'hui

octogénaires parlent de leur vie, du théâtre, des hommes, de la vieillesse, tandis que plane autour de la table le fantôme de Laurence Olivier qui fut le mari de l'une et le metteur en scène et partenaire de toutes. Un régal d'humour et d'intelligence.

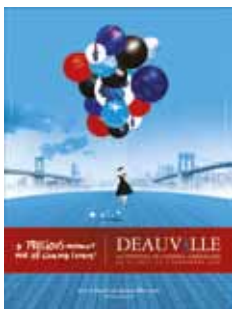
Jacques Champeaux



Judi Dench, Maggie Smith, Eileen Atkins et Joan Plowright dans *Nothing Like a Dame*

Deauville 2018 au féminin

Le Festival du cinéma américain, 31 août - 9 septembre 2018



Six réalisatrices figuraient parmi les quatorze auteurs des films en compétition lors du 44^{ème} festival du cinéma américain de Deauville, présidé par Sandrine Kiberlain, marquant un net effort vers la parité entre hommes et femmes. Délinquance, emprisonnement, sortie de prison, armes à feu et violences diverses ont constitué des thèmes récurrents. Ainsi *Night Comes On* de Jordana Shapiro, Prix du jury *ex-aequo*, raconte l'histoire de deux sœurs, interprétée par des actrices noires : Angel, 18 ans, tout juste libérée d'une prison pour mineurs, et sa cadette, Abby, qui a vécu dans des familles d'accueil depuis l'enfance. La réalisatrice axe son premier long métrage

sur le cheminement psychologique compliqué d'Angel qui reste en liberté conditionnelle, mais a des comptes à régler. Autre histoire de sortie de prison, sur un mode tragi-comique, *Blindspotting* (Carlos Lopez Estrada, Prix de la critique) met en scène un jeune Noir d'Oakland, Collin, qui est encore en liberté conditionnelle pour trois jours, et son meilleur ami, un Blanc, Miles, très irresponsable et égoïste.

L'un des films les plus forts et des plus émouvants, *Dead Women Walking* (Hagar Ben-Asher), n'a pas été récompensé. Pourtant, avec une grande délicatesse et beaucoup d'empathie, la réalisatrice y brosse neuf destins de femmes condamnées à mort qui attendent leur exécution dans l'angoisse et la solitude. Ce sont des histoires tragiques de femmes

n'ayant connu qu'injustice et pauvreté. Ce superbe film pose, sans pathos, le problème de la responsabilité collective et on en sort très secoué.

Plus léger, le Grand Prix est allé à *Thunder Road* de Jim Cummings, réalisateur et interprète d'un policier texan déjanté. De même, Prix du public, *Puzzle* (Marc Turtletaub) dresse le portrait d'une New-yorkaise rangée qui se découvre très douée pour les puzzles, ce qui va bouleverser sa vie. Enfin, Bart Layton raconte dans *American Animals* comment quatre étudiants déguisés en vieillards pour dérober des livres très rares dans la bibliothèque de Pennsylvanie.

Françoise Wilkowsky Dehove et Jean Wilkowsky

La Russie interroge son passé

Le cinéma russe à Paris et Honfleur, 20 au 25 novembre 2018

Le cinéma russe, présenté en novembre à 'Regards de Russie' (Paris-Arlequin) et au festival de Honfleur, révèle une société disparate mais aux traditions fortes, qui aime se rappeler un passé soviétique parfois caricaturé, souvent 'radieux'.

Le film d'ouverture à Paris, *Leto* (cf page 3), a ainsi donné le ton de cette quinzaine où *L'homme qui a surpris tout le monde* (Natalia Merkoulova et Alexei Tchoupov) a reçu le Grand Prix de Honfleur : un garde-chasse d'un village reculé de Sibérie apprend qu'il est atteint d'un cancer, se heurte aux limites de la médecine et des voyantes et décide d'entrer dans la peau d'une autre personne pour conjurer son sort. Prix du meilleur scénario, *Jump* (ou *Casse-cou*, Ivan Tverdovski) se déroule dans une Moscou gangrénée par la mafia, où un jeune, ayant grandi dans un orphelinat de province, se retrouve enrôlé dans un réseau mafieux qui réalise des 'contrats' pour arnaquer tel ou tel riche oligarque. Le Prix du public est allé à *Sang* (Artem Temnikov), une histoire bien menée sur le destin de deux frères originaires des bords de la mer d'Azov en Ukraine et

vivant à Moscou. Artiste peintre, le cadet Valera vivote de ses portraits pour les touristes tandis que l'aîné mène le grand train de vie d'un homme d'affaires. Jeu, drogue, mafia et règlements de comptes sanglants les rattrapent.

Le contraste entre Moscou et le reste de la Russie est également au centre de *L'Argilière* (Vera Glagoleva), centrée cette fois sur deux sœurs dont l'une revient, après une tentative ratée de vivre dans la capitale, dans son village natal où la mine d'argile a été désaffectée.

La deuxième Guerre mondiale est évoquée dans *La guerre d'Anna* (Alexei Fedorchenko), histoire d'une petite fille



juive réchappée d'un massacre de masse et qui survécut en se cachant dans une cheminée jusqu'à la Libération. *Spitak* (Alexandre Kott) raconte quant à lui la tragédie de Spitak lors du tremblement de terre en Arménie, en 1988, aux derniers temps de l'URSS. Film d'action mené avec brio, *3 secondes* (Anton Meguerditchev) revient sur la victoire, à Munich en 1972, de l'équipe soviétique

masculine de basket qui battit sur le fil des Américains invaincus depuis la création de la discipline aux J.O. Un exploit utile à rappeler en cette période où la Russie veut retrouver sa puissance passée.

Françoise Wilkowski Dehove et Jean Wilkowski

Trentième automne



Voir sur notre site (Festivals > Gardanne) les billets d'humeur sur les films de ce festival.

Festival cinématographique de Gardanne, 19-28 octobre 2018

Malgré la rime, Gardanne est moins connue que Cannes : ce nonobstant, la petite ville ouvrière d'entre Aix et Marseille offre depuis longtemps à l'automne un festival de cinéma, belle ouverture sur le monde dont profitent les régionaux. Pour en fêter



la trentième édition, la programmatrice Cerise Jouinot a su frapper fort avec 30 avant-premières, denrée rare en province, dont les sorties en salle s'étaleront jusqu'en mars prochain, et une thématique parallèle sur l'image du journaliste au cinéma ; parmi ses invités, Stefano Savona (*Samouni Road*, Œil d'or à Cannes 2018). Deux douzaines de ces films ont fait l'objet d'une notice sur notre site, et parmi ceux encore à sortir – le 2 janvier, *Qui a tué Lady Winsley* (Hiner Saleem) ; le 16, *Euforia* (Valeria Golino) ; le 23, *L'ordre des médecins* (Guy Roux) ; le 30, *Ulysse et Mona* (Sébastien Betbeder) ; le 6 février, *Tout ce qu'il*

me reste de la Révolution (Judith Davis, prix du jury Jeunes) et *La dernière folie de Claire Darling* (Julie Bertucelli) ; et le 6 mars, *Nos vies formidables* (Fabienne Godet) – je citerai l'exceptionnel *Another Day of Life*, de Raul de la Fuente et Damian Nenow (Espagne, Allemagne, Belgique, 1h26, sortie le 23 janvier), documentaire 'mixte' fait d'archives d'époque, d'entretiens actuels et de dessins pour les images absentes, sur les effrayants soubresauts de l'Angola accédant à l'indépendance. L'an prochain, aussi bien ?

Jacques Vercueil

C'était le moment ou jamais !

Le quarantième Cinemed, Montpellier, 19 - 27 octobre 2018

Pour sa quarantième édition, le Cinemed nous a proposé un retour aux sources avec une double rétrospective des chefs-d'œuvre du cinéma méditerranéen et de la comédie italienne, soit plus d'une vingtaine de films des plus grands réalisateurs venus à Montpellier (dont certains à plusieurs reprises) tout au long de ces années : Ettore Scola, Mario Monicelli, Luigi Comencini, Pietro Germi, Emir Kusturica... Une exposition de photos-souvenirs dans le grand hall du Corum en portait témoignage.

Clotilde Courau, invitée d'honneur du Festival, a présenté cinq films qui ont marqué sa carrière. Elle a pu aussi échanger avec un public conquis lors d'une rencontre animée par Michel Ciment de la revue *Positif*. A l'honneur également cette année, le jeune cinéma libanais qui, après le succès de *Caramel* de Nadine Labaki en 2007, renaît de ses cendres. Une dizaine de réalisateurs, comédiens et producteurs nous ont présenté une sélection de films de genres divers qui trouvent désormais un public libanais de plus en plus demandeur de films locaux. José Luis Guerin, cinéaste espagnol autodidacte trop peu connu en France, avait sélectionné huit films représentatifs de son parcours singulier.

Enfin, une bonne quinzaine de longs métrages en avant-première ont attiré un nombreux public.

La compétition

Puis, bien sûr, les films en compétition, et pour cette année anniversaire, on n'est pas allé chercher bien loin les jurés de la sélection Longs métrages. C'est en effet Robert Guédiguian, venu en voisin de l'Estaque avec une partie de sa 'famille de cinéma', qui en a assumé la charge. Ainsi on a pu voir la quasi-intégralité de son œuvre (vingt longs métrages), deux documentaires qui lui étaient consacrés, une rencontre publique où l'on a dû refuser du monde et enfin une exposition photo.

Il serait trop long d'énumérer ici tous les prix attribués aux 38 films en compétition, aussi nous n'en retiendrons que deux. Tout d'abord *Fiore Gemello* (*Fleur Jumelle* en français), deuxième long métrage de la réalisatrice italienne Laura Luchetti qui a obtenu la récompense suprême, l'Antigone d'or 2018. C'est l'histoire de deux adolescents, Basim, jeune émigré clandestin ivoirien et Anna, fille timide et quasi mutique d'un passeur de migrants, que le hasard a réunis et qui vont affronter mille dangers et se rapprocher dans une sorte de *road movie*

très réaliste. Les magnifiques paysages de la Sardaigne servent de décor à cette fable tournée avec essentiellement des acteurs non professionnels. Puis *Sibel*, troisième long métrage après *Noor* en 2012 et *Ningen* en 2013 du couple franco-turc Çağla Zencirci et Guillaume Giovanetti qui a cumulé les Prix de la critique et du public. Muette de naissance, Sibel, jeune femme de 25 ans, vit avec son père et sa jeune sœur dans un village de montagne du nord de la Turquie. Elle s'exprime cependant dans une sorte de langage sifflé traditionnel de cette région reculée. A l'occasion d'une promenade en forêt, elle va rencontrer un fugitif grièvement blessé qui va changer le cours de sa vie. Deux contes marqués par leurs spécificités territoriales et le poids des mentalités archaïques. Deux contes qui nous rappellent si besoin est que la peur de la différence entraîne malheureusement le rejet, l'exclusion, quels que soient le lieu et l'époque.

Claude Bonnet

Tous les films, rencontres et événements sont visibles sur le site cinemed.tm.fr.



Voir sur notre site (Festivals > Cinemed) les billets d'humeur sur les films de ce festival.



Voir les pages de ces festivals sur notre site

Prix œcuméniques

67^e Festival international du film (FIF) Mannheim/Heidelberg 15-25 nov. 2018 :

Rooz-haje Narenji (*Jours d'oranges**) d'Arash Lahooti (Iran, 2018)

28^e FIF de Cottbus, Festival du film européen de l'Est 6-11 novembre 2018 :

Ayka de Sergueï Dvortsevov

34^e FIF de Varsovie 12-21 oct. 2018 :

Irina de Nadejda Koseva (Bulgarie, 2018)

23^e Schlingel, Festival du film pour enfants et adolescents à Chemnitz 1^{er}-7 octobre 2018 :

The Breadwinner de Nora Twomey (Irlande / Canada / Luxembourg, 2018, film d'animation)

Mention spéciale : *Meerkat Mantuig* (**La fusée lunaire du suricate*) de Hanneke Schutte (Afrique du Sud, 2018)

Prix INTERFILM

La 75^e Mostra du cinéma de Venise 29 août - 8 Septembre 2018 :

Tel Aviv on Fire de Sameh Zoabi (Luxembourg / France / Israël / Belgique, 2018)

60^e Journées du film nordique de Lübeck 30 octobre - 4 novembre 2018 :

Woman at war (*Kona fer i striö*) de Benedikt Erlingsson (Islande / France / Ukraine, 2018)

Ce film a gagné également le Prix Lux du Parlement européen.

Prix interreligieux

61^e FIF de Leipzig (Films documentaires et d'animation) 29 oct. - 4 nov. 2018 :

Avevo un sogno (*J'avais un rêve**) de Claudia Tosi (France / Italie, 2018)

Prix spécial : *#Female Pleasure* de Barbara Miller (Suisse / Allemagne, 2018)

Plaisirs entrevus

'Entrevues', 33^{ème} FIF de Belfort, 17-25 novembre 2018

Encore une fois une programmation originale. Dans la compétition, attentive aux films de jeunes réalisateurs, le Grand prix est allé à *Classical Period*, 16 mm couleur, de l'Américain Ted Fendt, filmé à Philadelphie au sein d'un groupe d'amis épris de littérature, tandis que *Film catastrophe* du Français Paul Grivas, Prix André S. Labarthe, fait le portrait de Jean-Luc Godard au travail sur *Film Socialisme* à bord du Costa Concordia qui devait sombrer trois ans plus tard. Parallèlement à la Compétition, le 'Plaisir des marges' que la fondatrice Janine Bazin avait exalté dans les années 90 s'est déployé dans deux directions

également passionnantes. Une 'Fantaisie Labarthe' a permis de rendre hommage au brillant critique et réalisateur non conformiste récemment disparu, co-fondateur en 1964 de la célèbre collection 'Cinéastes de notre temps'. Ainsi, parmi plus de cent portraits en 50 ans, ceux retenus de Renoir, Cassavetes, von Sternberg, Fuller, Lynch, Ferrara, Kazan nous ont émerveillés. Consacrée aux seconds rôles, une rétrospective 'Caractères', d'une vingtaine de films de l'histoire du cinéma, a exploré la présence que certains comédiens souvent en retrait - de Marcel Dalio à Walter Brennan, ou de Thelma Ritter à Gloria

Grahame - peuvent parfois donner à leur personnage. Enfin dans la sélection 'Oppressions' la représentation des Noirs dans le cinéma de genre et de leur lutte pour les droits civiques a été illustrée par sept films ; et 'Entrevues junior' a fait une belle place au cinéma d'animation. On doit souligner l'intelligence de ce programme et le professionnalisme d'une équipe emmenée par la déléguée générale Lili Hinstin, qui prendra l'an prochain la direction artistique du festival de Locarno.

Jean-Michel Zucker



Le jury Pro-Fil 2018

Au bout de la 16^e édition, mon étonnement est toujours aussi grand. Comment, dans un petit village du Var, une telle manifestation peut-elle se tenir pendant six jours ?

Au menu 21 longs métrages, 21 courts métrages, 10 de chaque en compétition (6 en avant-première, 2 en exclusivité), ainsi que plusieurs hors-compétition, et 3 jurys composés principalement de personnes du 'cru' supervisées, pour la Cigale d'or grand prix, par Jean-Paul Lilienfeld (réalisateur de *La journée de la jupe*, *Arrêtez-moi...*), pour les CM par Benoît Grimalt, réalisateur de documentaires, et pour Pro-fil de Denis Rafinesque, pasteur.

Une *Master class* d'une journée a sensibilisé les jurés autour de la musique de cinéma avec Roland Romanelli, accompagnateur mythique de Barbara (et de bien d'autres) et compositeur de nombreuses musiques de films. Sa conclusion : « La plus belle musique d'un

film est celle qu'on ne remarque pas ». Des nouveautés : *focus* mis sur la Région Sud avec *Les drapeaux de papier* du jeune réalisateur Nathan Ambrosioni, né à Grasse, et *Retour à Genoa City* de Benoît Grimalt. Le Ciné-Festival a été choisi par le Parlement européen pour présenter (hors compétition) les trois films finalistes du Prix Lux (*Styx* de Wolfgang Fischer, Allemagne/Autriche 2018 ; *L'Envers d'une histoire* de Mila Turajic, Serbie/France/Qatar ; *Woman at War* de Benedikt Erlingsson, Islande/France/Ukraine), accompagnés chacun par un membre du Parlement européen. C'est surtout le dernier, avec Halldora Geirhardsdottir dans le rôle stupéfiant d'une mystérieuse activiste écologique, qui a attiré notre attention.

Les débats dans les différents jurys ont été soutenus, tant la diversité des films incitait à la réflexion nourrie par les échanges avec les réalisateurs, les actrices et les festivaliers rencontrés autour d'un buffet, café ou repas.

Garden Party, film d'animation français mettant l'accent sur la société de consommation à la dérive dans une

histoire de grenouilles, a reçu la Cigale d'or du court métrage.

Les jurys Cigale d'or longs métrages et Pro-Fil ont fait le même choix : *Sibel* film franco-turc (sortie prévue en 2019). Il raconte l'histoire d'une jeune fille muette dont le handicap l'a rendue quantité tellement négligeable qu'elle est la seule à être dispensée du port du foulard. Cette mise à l'écart lui a évité d'être façonnée au service des hommes comme les autres femmes. Le film est rythmé par la langue sifflée et la respiration de Sibel magnifiquement interprétée par Damla Sönmez. Son personnage au regard lumineux et très expressif reflète sa force intérieure. Sa rencontre avec un déserteur et tous les ennuis qui en découlent lui permettront cependant de renforcer sa confiance en elle. Et d'exclue, elle devient la louve qui mène la meute.

Le jury Pro-Fil a eu aussi un coup de cœur pour le film bulgare *Aga* : beauté des paysages du Grand Nord et intensité des personnages, portées par la musique de Mahler.

Annie Casalis

Les héritières

de Marcelo Martinessi, avec Ana Brun, Margarita Irún, Ana Ivanova (Paraguay, Allemagne, Uruguay, Norvège, France, Brésil 2018).

Dans une grande ville paraguayenne, Chela a dépensé sans compter avec Chiquita pendant les nombreuses années passées ensemble. Elle vend désormais les objets de sa vieille demeure tandis que sa compagne est emprisonnée pour dettes. Chela accepte, contre rétribution, de véhiculer dans leurs déplacements quelques riches vieilles dames de leur milieu.

Le regain

CHAMP

Par une surprenante évolution, Chela, la soixantaine, parvient courageusement à l'émancipation. Chiquita, sa compagne, la dorlotait, la dirigeait en douceur, mais annihilait ainsi toute velléité. En témoigne l'attention portée au plateau du petit déjeuner de Chela, qui ne devait pas être modifié de peur de la perturber.

La composition de l'image est très étudiée. Les sentiments des personnages sont mis en évidence jusque dans les décors surannés : dans la salle à manger de la vieille maison de maître, verres, vaisselle et argenterie sont étalés sur la table, les visiteuses tripotent le tout sans grand ménagement et interrogent la bonne sur les prix des objets ; Chela écoute, cachée par la porte fermée, subissant cette double souffrance : se

séparer de ses souvenirs ou perdre le produit d'une vente dont elle a un cruel besoin. En visitant Chiquita en prison, Chela traverse une galerie séparée de la cour des détenues par des barreaux ; on voit, entre les grilles, son visage tendu comme si elle-même était enfermée.

Deux contextes sociaux contrastés sont représentés dans ce film : celui du milieu féminin et âgé issu de la bourgeoisie paraguayenne, un fort maquillage masquant difficilement les traces du temps, les rencontres régulières autour de parties de cartes, les maladies et enterrements ; et le contexte de la prison pour femmes, généralement jeunes, contexte que leur vitalité rend vivant et plein de ressources. Un monde révolu est remplacé par un autre plus bouillonnant et plus violent. Cependant la générosité



Ana Brun dans *Les héritières*

et la solidarité entre les vieilles dames, par ailleurs chipies et médisantes, est touchante. L'enveloppe proposée par Carmela pour soutenir ses amies est refusée : on n'accepte pas l'aumône. Mais lorsque Pituca demande, comme un service, d'être véhiculée à sa réunion de bridge, Chela accepte une indemnisation 'pour l'essence' et Pituca encourage ses nombreuses amies à faire de même.

Un film optimiste où évoluent dans leur univers particulier les dignes vieilles dames de Faizant.

Nicole Vercueil

Agaçant ! CONTRE

CHAMP

Le premier long métrage de Marcelo Martinessi laisse un sentiment d'agacement : il présente des aspects positifs, mais trop d'aspects négatifs. Certes, il est magnifiquement interprété par Ana Brun dans le rôle de Chela, qui campe une femme d'âge mûr dans une bourgeoisie paraguayenne décadente. Elle a d'ailleurs obtenu l'Ours d'argent de la meilleure actrice à la Berlinale 2018. C'est un film sur les femmes, dans une atmosphère confinée de femmes, et sur l'émancipation progressive de Chela. Un beau portrait de femme sensible et triste. De ce point de vue le film ne manque pas de délicatesse.

Mais l'atmosphère qu'il dégage est aride, morne et rapidement ennuyeuse.

Atmosphère rendue pesante et étouffante par une photographie en clair-obscur avec des couleurs sombres et blafardes et un cadrage très serré qui ne laisse pas beaucoup de respiration.

De l'air !

On a envie de tirer des rideaux qui s'ouvrent rarement et d'ouvrir les fenêtres pour aérer cette atmosphère confinée et lugubre qui a fait fuir plus d'un spectateur dans la salle. Certes on comprend le propos, mais il est asséné sans finesse. Le visage de Chela suinte la tristesse et l'ennui tout au long du film, même lorsqu'elle pourrait se permettre d'y accrocher un sourire, dans la seconde partie, car son émancipation est

hésitante et peu convaincante.

Un parti-pris de mise en scène lente, répétitive, donne l'impression que l'intrigue n'avance pas. De plus, malgré un sujet intéressant – fin du règne d'une bourgeoisie vieillissante – le réalisateur ne se livre à aucune critique sociale, tant il s'occupe du personnage principal. La seconde partie, la rencontre avec Angy, est plus légère, mais détonne et paraît très artificielle. Confus, surtout au début où l'on peine à comprendre la nature des relations entre les personnages, ce film finit assez vite par ennuyer et provoquer le désintérêt.

Marie-Jeanne Campana

Deux jours d'octobre marqués d'une croix dans nos agendas depuis de longs mois, depuis que la proposition du groupe local toulousain de ne pas seulement accueillir, mais prendre en charge le séminaire annuel de Pro-Fil dans sa totalité, a été acceptée. Un long chemin parcouru où tous ont pu s'impliquer à différents niveaux, depuis les suggestions de films jusqu'à la petite équipe aux commandes, les binômes qui ont présenté et analysé les longs métrages et choisi les extraits, le modérateur, les logisticiens, techniciens... Une belle aventure collective.



Voir le programme complet sur notre site
(Activités > Séminaires)

De Zahira à Li, chemin vers un programme

Point de départ : le film de Stephan Strecker, *Noces* (2016), vu lors d'une séance spéciale pour la journée internationale des droits des femmes.

Un long silence avait suivi la projection dans la salle comble, avant que chacun éprouve le besoin de discuter avec ses voisins de rang... Le mariage forcé, sujet très abstrait pour moi jusqu'alors et considéré comme l'expression d'un archaïsme patriarcal, prenait corps et se révélait comme le paroxysme d'une problématique bien plus large : comment deux cultures, deux traditions, deux conceptions de l'individu peuvent-elles cohabiter, se concilier, s'effacer, en arriver à s'affronter fatalement ? Les parents de Zahira aiment sincèrement leurs enfants. La jeune lycéenne n'est pas en rupture avec sa famille, ni avec sa culture, elle est musulmane pratiquante, même après avoir fait le choix de la 'liberté occidentale'. Se pose alors la question : pourquoi la tragédie est-elle inévitable ? Et plus largement, comment vivre entre/avec deux cultures ? Preuve que le film ne m'était pas sorti de l'esprit, ce thème m'est apparu comme une évidence.

Nous avons choisi de ne pas nous focaliser sur le problème migratoire, mais d'appréhender la question du vivre ailleurs plus largement et sous des angles moins dramatiques : comment s'acclimater dans un pays étranger, communiquer dans une autre langue, apprendre des codes sociaux différents ? Que doit-on abandonner de sa culture d'origine ? Que peut-on ou veut-on

absolument garder ? Quelles valeurs souhaite-t-on transmettre ? Comment se projette-t-on dans l'avenir ? Ces questions sont actuelles, mais pas seulement, puisque de tous temps des hommes et des femmes, seuls ou en groupe, sont partis s'établir loin de leurs racines.

Au-delà de la crise migratoire

Nous avons cherché à illustrer différents cas de figure, depuis une adhésion volontaire aux valeurs d'une autre civilisation jusqu'au rejet de sa culture d'origine, en passant par différents degrés d'intégration : autant de réponses possibles pour un individu transplanté. D'après les sociologues en effet, vivre entre deux cultures concerne un individu, une famille ou un groupe amené à vivre de manière assez longue, voire définitive, dans un pays étranger, par choix ou par obligation. Il se trouve de fait obligé de composer entre deux cultures et peut adopter plusieurs positions :

- le communautarisme ou repli sur soi, souhaité par le groupe d'arrivants ou imposé au groupe autochtone par une nouvelle population désormais dominante ;
- l'intégration ou cohabitation de deux cultures, à différents niveaux : depuis la simple maîtrise de la langue et des usages sociaux

pour assurer son autonomie, comme le font *Les femmes du 6^{ème} étage*, jusqu'à une véritable adhésion au projet de la société d'accueil, tout en maintenant sa langue, sa religion et ses coutumes d'origine dans la sphère privée, comme c'est le cas notamment avec *Nous 3 ou rien* ;

- l'assimilation : qui consiste à l'abandon de sa culture d'origine et à l'adoption totale de la culture d'accueil.

Nous avons trouvé une illustration de ces différentes acculturations à travers les personnages de *La petite Venise (Io sono Li, 2011)* d'Andrea Segre. Dans les brumes de la lagune, à la lueur des bougies qui célèbrent le Poète, autour de *l'osteria* et même dans l'incendie du *casson*, on rencontre Bèpi, un pêcheur yougoslave assimilé et poète à ses heures, une communauté chinoise organisée en vase clos, leurs dirigeants suffisamment intégrés pour travailler et vivre en Italie, et surtout la jeune Li, ouverte au pays qui l'accueille et motivée par sa farouche volonté de donner à son fils un avenir meilleur. Ce film plein de poésie ouvre une porte sur un futur possible ailleurs, à qui aura la curiosité de découvrir l'autre, l'envie de partager ses richesses, la patience d'appriivoiser l'inconnu et le courage d'implanter ses nouvelles racines.

Elisabeth Journolleau

L'acculturation volontaire

Danse avec les loups (Dances with Wolves) de Kevin Costner (USA/UK, 1993, 3h01) et Avatar de James Cameron (USA/UK, 2009, 2h42)

Le choix du montage en parallèle d'extraits de *Danse avec les loups* et d'*Avatar* illustre les étapes communes d'une acculturation choisie, volontaire.

Les deux protagonistes (John Dunbar chez Costner, Jake Sully chez Cameron) ont souffert dans leur corps et leur esprit de leur parcours de vie précédent. Soldats professionnels, gravement blessés, ils sont en recherche d'un espace de changement pour se reconstruire. Leurs contacts avec une nouvelle culture débutent par des réactions de méfiance réciproque, mais aussi par une curiosité envers l'autre. Pour des raisons similaires dans les deux récits, la rencontre passe par une figure féminine : la femme est le vecteur d'apprentissage de la langue et des usages, afin de connaître l'étranger et ce qui le conduit dans leur territoire. Les apprentissages commencent par la langue qui permet la communication orale et la compréhension réciproque des codes ; ensuite il y a le partage des connaissances, des usages inhérents aux modes de vie, et des outils : logement,

alimentation, art de la guerre, vêtements, chasse, dressage, domestication des animaux... moulin à café, peau de bison tannée, arc, fusils etc. Mais aussi, au cours des moments de vie partagés naît la compréhension des valeurs et des rituels : mariages, prières ou rites du groupe, chants, croyances.

Apprentissage et compréhension

Danse avec les loups est un western qui revisite la conquête de l'Ouest en réhabilitant l'image du peuple indien, qui vit en harmonie avec la nature dans une culture de chasseur-cueilleur dont le bison est le centre. Le réalisateur Kevin Costner entraîne son personnage dans une quête de

sens, entre contemplation de la nature sauvage revivifiante et besoin de contacts humains simples où il retrouve ses propres valeurs : cohésion de la communauté, liens familiaux chaleureux, amitié, partage. Son personnage se trouve en contradiction avec la parole de sa propre culture sur l'Indien 'sauvage et voleur', parole qui permet de justifier la conquête de sa terre et la destruction de sa culture. Choissant de vivre parmi eux, sans possibilité d'être entendu, il devient le traître que l'on doit tuer.

Avatar est un film de science-fiction dont le héros est pris dans un projet qu'il ne remet pas en question. Grâce à son avatar, créature hybride d'homme et d'autochtone de



la planète Pandora, il peut vivre auprès de ce peuple car il doit gagner leur confiance pour permettre aux humains d'exploiter une ressource précieuse que recèle leur sous-sol. Mais cela détruirait leur lieu de vie...

Peu à peu, en apprenant les valeurs de cette culture en symbiose avec la nature, ce personnage va se positionner contre ce projet et lui aussi choisir le camp de l'ennemi et ce faisant devenir le traître.

On retrouve dans ces deux films la même condamnation par le réalisateur de l'utilisation de la 'théorie du sauvage' qui permet de justifier l'appropriation des ressources et la destruction d'une culture. De même, chacun d'eux montre l'harmonie possible d'une vie entre deux cultures, quand on partage des valeurs que l'on sait reconnaître et respecter dans l'autre.

Aline Marcet



La première génération, entre deux cultures

Cinq films serviront à évoquer d'abord la situation d'enfants déracinés, adoptés loin de leur pays d'origine (*Lion et Va, vis et deviens*), puis la question : que garde-t-on de sa culture en exil ? (*Le gone du Chaâba ; Les femmes du 6^e étage ; Nous trois ou rien*).

Déracinés

Lion de Garth Davis (Australie/UK/USA 2016, 2h09)

Saroo a 5 ans quand il se perd dans Calcutta ; recueilli dans un orphelinat et adopté par une famille en Australie, il va vivre pendant 20 ans sans aucune référence à sa culture d'origine. Jeune adulte, il va éprouver le besoin de retrouver sa famille indienne, ce qu'il fera. On peut retenir toute la distance entre une culture apprise et une culture imprimée dans l'enfance par ceux qui sont la racine de vie. Ainsi la langue maternelle, la nourriture, les premiers gestes de l'hygiène mais aussi la maîtrise de l'environnement et l'accès à la société qui peuvent concerner davantage le côté paternel. Réassumer sa culture d'origine c'est, comme le dit Saroo, sortir de l'impasse... parce que le passé ne passe pas, il ouvre le futur.

Va, vis et deviens de Radu Mihaileanu (France 2005, 2h20)



Dans un camp de réfugiés au Soudan, une mère chrétienne oblige son fils Schlomo à partir en Israël avec un convoi de Juifs d'Ethiopie pour qu'il soit sauvé en se déclara-

rant Juif. Il sera adopté et intégrera la culture juive malgré sa honte d'avoir menti et la crainte d'être découvert. Devenu médecin, il retrouvera sa mère en participant à une mission humanitaire. Schlomo nous donne deux clés de compréhension du judaïsme : la transmission, mission sacrée de tous ces tuteurs



de résilience fondés sur l'amour et le respect dans la liberté. Et l'interprétation, l'appropriation du texte biblique qui fait comparer YHWH au dieu-lune... la religion comme tentative de dire la présence dans l'absence même... la religion comme origine de toute culture. Ces deux valeurs ont permis au judaïsme de vivre la diaspora sans disparaître, sans perdre identité et culture, tout en étant pleinement solidaire du pays d'accueil.

Que garde-t-on de sa culture en exil ?

Le gone du Chaâba de Christophe Ruggia (France 1996, 1h36)

Dans les années 60 à Lyon, plusieurs familles originaires d'Algérie vivent en communauté dans un bidonville avec l'espoir que leurs enfants puissent s'intégrer. L'histoire s'attache au parcours d'Omar, 9 ans. C'est au contraire le naufrage d'une culture : un rite de passage (la circoncision) qui ne veut plus rien dire, vidé de son contenu symbolique, et la ruine de l'autorité paternelle qui s'exprime dans la violence... et puis 'quand même' la naissance d'une autre culture : écrire l'histoire du Chaâba, assumer le déracinement en le transcendant par la poésie et l'évasion vers les étoiles...



Les femmes du 6^{ème} étage de Philippe Le Guay (France 2011, 1h46)

Dans les années 60 à Paris, les bonnes pour la plupart espagnoles vivent au 6^{ème} étage d'un immeuble bourgeois et travaillent chez ceux qui y résident. Communauté solidaire et joyeuse, elles s'intègrent pour la plupart *a minima*, ayant

le but de rentrer dans leur pays. Sur le mode humoristique, ce film ouvre le chemin d'une vraie critique de notre société occidentale : la culture dominante, celle

qui réduit toutes les autres cultures à n'exister que dans le domaine privé ou folklorique. Certes c'est plus facile à montrer avec la critique de la culture bourgeoise du 19^e s. qu'à repérer aujourd'hui... Ces femmes ont le droit de mettre leur histoire et leur culture entre parenthèses (ne pas faire de bruit, aller à la messe pendant le temps de loisirs), c'est elles qui doivent apprendre à respecter les usages et les valeurs de la culture dominante.

Nous trois ou rien de Kheiron (France 2016, 1h42)

Exilés politiques d'Iran, Hibat et Feresteh arrivent dans une banlieue parisienne où ils vont s'intégrer en agissant pour le vivre-ensemble dans ce quartier difficile. Ce film nous semble représenter l'adhésion ultime à la culture occidentale - choix volontaire de l'exil, choix du pays d'accueil à cause de ses valeurs (Liberté, Egalité, Fraternité), absence de toute identité religieuse, reconquête du statut social (avocat-infirmière) et engagement total pour faire vivre les valeurs de la laïcité, surtout la plus théorique, la fraternité !



Martine Riquet et Yves Ellul

La deuxième génération

Les enfants qui naissent et grandissent en exil, ceux de la deuxième génération, sont de fait confrontés à deux cultures : celle de la maison (la famille, les amis de la communauté...) et celle du monde extérieur (l'école, les commerçants, les voisins, les collègues de travail...).

Ces enfants et adolescents n'ont pas choisi de vivre avec deux cultures, presque une double identité/personnalité. Certains jeunes jonglent naturellement avec les différents codes ; pour d'autres, le poids de deux cultures, ajouté à des situations économiques difficiles, est lourd à porter et vient brouiller la question de l'identité. La culture d'origine devient alors un fardeau, la marque de l'échec qui stigmatise et freine l'intégration dans la société d'adoption. Enfin, quelle que soit la position des jeunes dans leurs deux cultures, des situations peuvent s'avérer insolubles, comme le mariage hors de la communauté ou le divorce. Trois films vont illustrer ces thématiques, réalisés par des cinéastes qui signent là seulement leur deuxième ou troisième long métrage.



Les premières scènes du film *Noces* (S. Strecker, 2017), avant que surgisse la question du mariage arrangé, montrent un parfait exemple de conciliation de deux cultures. La jeune lycéenne s'épanouit dans une famille pakistanaise soudée, aimante, qu'elle aime aussi sincèrement ; elle mène de front une vie de lycéenne belge tout à fait 'normale'. Zahira prépare un biryani en costume

traditionnel avec autant d'aisance et de plaisir qu'elle danse en discothèque, sans foulard, en jean et T-shirt à paillettes. Elle pratique sa religion en privé ; à l'extérieur, ses amis connaissent et respectent ses choix : ils vont d'eux-même commander une eau pétillante pour elle avec leurs boissons alcoolisées.

C'est loin d'être le cas pour Sofia, la jeune héroïne de Souad El-Bouhadi dans *Française* (2008). Brillante élève depuis son enfance passée en France, elle vit comme un déchirement le retour au Maroc avec sa famille. Elle cristallise sa colère et sa rancœur sur sa mère et sa sœur aînée, figures de la culture traditionnelle marocaine. Proche de son père, homme bon mais faible et désabusé, elle se jette à corps perdu dans les études pour décrocher le diplôme qui lui permettra de rentrer travailler en France. Elle ne s'exprime qu'en français,



méprisant le dialecte marocain, langue maternelle de sa famille, étudie l'arabe littéraire que sa sœur ne comprend pas, et traduit de la poésie.

La rupture hors normes

On a l'embarras du choix pour illustrer les conflits de loyauté intergénérationnels, notamment concernant les mariages arrangés : *Just a Kiss* et *Noces*, par exemple.

Dans *L'étrangère* (*Die Fremde*, de Feo Aladag, 2010), Umay quitte la Turquie et son mari violent avec l'aide des femmes de sa belle-famille, et rentre en Allemagne où elle compte sur le soutien familial pour construire une nouvelle vie avec Cem, son jeune garçon. Cette fuite et 'l'enlèvement' de son fils sont des actes aussi déshonorants que le refus d'un mariage. Le conflit est sans issue, entre une famille prisonnière des traditions de sa communauté, et une jeune femme prête à tout pour assurer sa sécurité et celle de Cem, retrouver une liberté de choix et de vie : recourir à la violence, appeler la police pour échapper au complot familial qui organise le retour du petit garçon à son père.

Dans ces trois films, les héros/héroïnes sont hors norme, des exceptions, qui ne se soumettent pas aux règles acceptées plus ou moins docilement par les autres frères et sœurs. Ceux-ci viennent d'ailleurs à tour de rôle plaider pour la tradition, insister sur le déshonneur inconcevable pour leurs parents et pour eux-mêmes, car certains mariages arrangés menacent d'être annulés... On mesure bien alors que l'initiative de s'affranchir des règles n'est pas tant une décision individuelle, que l'engagement *de facto* de tous les membres de la famille. Car rien n'est au-dessus de l'honneur, pas même l'amour de ses enfants. On met généralement en avant le dilemme de la deuxième génération qui veut s'émanciper des traditions, choisir un époux/une épouse, divorcer, quitter le giron familial pour étudier... et on se scandalise de cette oppression. C'est occulter bien vite le dilemme de la première génération, des parents qui ont souvent surmonté bien des drames avant de construire une nouvelle vie loin de leurs racines, qui ne conçoivent pas de voir leurs traditions et leurs valeurs remises en cause. La tragédie se joue des deux côtés et personne n'en sort indemne, ni les enfants, bannis du cercle familial quand ils ne payent pas cette rébellion de leur vie, ni les parents qui voient s'écrouler l'œuvre de leur vie.



Elisabeth Journolleau

Just a Kiss

Film de Ken Loach (*Ae Fond Kiss*, Royaume-Uni 2004, 1h43)

En clôture du Séminaire, *Just a Kiss* s'est imposé pour illustrer intégration et émancipation de la deuxième génération.

Ken Loach y fait vivre, avec tout son altruisme et sa sensibilité, les bouleversements que vit une famille transplantée d'une culture dans une autre, prise entre le confort des traditions ancestrales et l'influence prépondérante du milieu d'accueil. L'harmonie familiale, qu'un certain ostracisme ambiant conforte, se voit menacée par la rencontre de Casim, né en Ecosse de parents pakistanais, et de Roisin, 100 % Irlandaise et sans famille. Les sentiments qui se développent entre eux vont entraîner des situations et conflits qui sèmeront un trouble profond dans la famille de Casim, seul fils sur trois enfants.

Premières images : un chien urine, sous le regard attendri de son maître écossais, sur le panneau d'un commerçant pakistanais ; puis même scène avec un autre chien ; pour le troisième, le piège étant en place, il reçoit une décharge électrique. Ostracisme peu marqué et réaction proportionnée donnent le ton entre adultes. Peu après, au lycée, la sœur cadette de Casim est prise à partie par de jeunes Ecossais de son âge qui lui contestent le droit de vivre dans leur pays. Entre jeunes le ton peut

monter plus haut ! Mais, dans les lieux de travail et de rencontre des jeunes adultes, ce sont des relations positives, amicales, entre personnes d'origines ethniques variées. Les trentenaires issus de l'immigration ont assimilé la culture locale et s'y sentent à l'aise.

Tradition ancestrale contre individualisme contemporain

Cependant, sur eux pèsent les traditions des immigrants de première génération et certains rigorismes des deux cotés. Ainsi, bien que totalement intégré dans la vie courante, Casim conserve de son éducation un langage très mesuré, un ton doux et un constant *self control*, à la différence de Roisin qui n'est que spontanéité, démesure du langage parfois et même égoïsme. Malgré l'égale profondeur des sentiments, Ken Loach nous fait sentir ici le sillon creusé entre tradition ancestrale et individualisme contemporain.

La sœur aînée de Casim va se marier : ses parents lui ont trouvé un fiancé et elle l'accepte. Le même schéma est prévu pour Casim, car une tante a trouvé sa future femme et son père a déjà terminé l'extension de la maison

familiale pour son couple. Pour lui, respectueux de ses parents et conscient des conséquences de son acte, c'est un véritable dilemme : abandonner Roisin et préserver sa famille ; ou refuser la fiancée, détruire la réputation de sa famille et compromettre le mariage de sa sœur. La solution de compromis adoptée par l'associé pakistanais – vivre en concubinage avec une Ecosse en prétendant qu'il vit chez un copain – ne correspond ni à son caractère, ni à la personnalité de Roisin. Des moments de conflit entre amour et devoir, dignes de notre théâtre classique, retracent avec beaucoup de justesse ces règles sociales dont l'Occident s'est émancipé. Du côté des parents de Casim, c'est la perception d'un orage qui gronde et va détruire ce que des décennies de travail et de vie respectueuse ont construit de considération dans la communauté et d'honnête patrimoine. Car de surcroît, la sœur cadette veut aller étudier le journalisme à Édimbourg malgré l'opposition marquée par son père.

Casim rejoindra Roisin, sa sœur cadette ira à Édimbourg, et ils saperont ainsi la position patriarcale du père dont l'effondrement est pathétique, car toute sa vie fut vouée au bien de sa famille. Est-ce cela, un *happy end* ? Ken Loach nous laisse la question en nous montrant de quel prix se paye la réponse.

Frédéric Laville

P.S. : L'athéisme de Ken Loach ne serait-il pas un peu fissuré ? La scène du prêtre impitoyable (encadré au mur par un crucifix et par deux mains en prière) admonestant Roisin paraît plus un appel à un christianisme humain qu'une accusation implacable. Et le dialogue paisible entre Roisin et Casim, sur leurs religions respectives, ne serait-il pas la marque d'un possible ?

Atta Yaqub et Eva Birthistle dans *Just a Kiss*



Vivre entre deux cultures Méditation

La Bible, à bien des reprises, se fait l'écho de déplacements de populations, de migrations parfois volontaires, généralement imposées... La première réalité humaine prise en compte par la réflexion des auteurs de l'Ancien Testament, ce sont ces hommes, chassés de leur pays ou en fuite, pour sauver leur vie.

Mais la Bible témoigne aussi de la difficulté du peuple d'Israël à trouver un équilibre entre la vocation universaliste d'Abraham et le principe de différence et de séparation qui garantit l'identité d'Israël. L'identité d'Israël est bien sûr d'abord et fondamentalement religieuse, mais la foi d'Israël au Dieu unique détermine toute une culture qui se manifeste dans des institutions familiales, civiles, militaires et religieuses. Au moment du retour d'exil, Israël est confronté dans sa chair même à la présence d'étrangers sur son sol. Plusieurs livres de la Bible, que l'on date en gros du 5^{ème} siècle avant notre ère, attestent de la réflexion d'Israël sur les différentes façons de vivre cette coexistence imposée et sur leurs conséquences.

Je ferai référence à trois textes qui illustrent trois façons différentes et inconciliables de vivre ces relations : l'exclusion et le repli identitaire avec Néhémie, l'assimilation avec le livre de Ruth, l'équilibre entre intégration et identité propre avec Jérémie.

Différence et fraternité

Pour protéger leur culture et leur identité religieuse, Néhémie impose aux Ju déens un strict séparatisme. Il interdit en particulier les mariages entre Juifs et non-Juifs (Néh 13). Ce texte nous renvoie une question précise : comment, sur une terre étrangère, arriver à garder sa culture, ses valeurs, sa foi ?

L'ensemble du livre de Ruth me paraît poser une question fondamentale. L'étranger qui fait le choix de l'assimilation peut-il rester lui-même ? Ou doit-il disparaître, comme le fait de façon très symbolique Elimélek en mourant, comme le fait Ruth d'une autre façon en renonçant à son identité propre (1,16) ? Enfin Jérémie, au chapitre 29, exhorte

d'une part les déportés à Babylone à s'installer dans le pays d'accueil, à y consommer, à s'y marier (versets 5-6) ; et d'autre part à collaborer à la prospérité de ce pays (7a) tout en gardant leur



Ruth dans le champ de Boaz par Julius Schnorr von Carolsfeld

identité religieuse propre (7b). Cette attitude est illustrée par l'histoire de Joseph en Egypte. La question pourrait être ici : comment penser la différence et vivre la fraternité au niveau de la société ?

Chrétiens et païens

Au moment où Jésus paraît, la Palestine est depuis trois siècles sous domination étrangère. Le peuple juif subit l'occupation militaire romaine, mais aussi une hellénisation forcée, une oppression culturelle qui met en danger sa propre identité. Il en résulte, chez beaucoup, des sentiments nationalistes très forts, avec des jugements extrêmement sévères sur les non-Juifs et l'attente désespérée d'une intervention divine qui les délivrerait et les vengerait.

Curieusement, ce repli identitaire fort déclenche aussi une activité missionnaire importante. Il est d'autant plus étonnant de voir que Jésus porte un jugement sévère sur le prosélytisme juif

(Mt 23,15). Jusqu'à sa mort, il a interdit à ses disciples d'annoncer l'Evangile aux païens (Mt 10,5) ; lui-même a limité son activité à Israël (Mt 15,24). Ses rencontres avec des païens sont rares, ce sont des récits de guérison, signes et prémices de l'avènement du Royaume (Mc 7, Mt 8 et 11).

Cependant Jésus rejette tout sentiment haineux nationaliste, en particulier le mépris des Samaritains (cf. Lc 10). Il refuse l'attente messianique d'une vengeance divine (Lc 4) ; il promet aux païens la participation au salut (Mt 10,15 ; 11,22 ; 12,41) ; il reprend à son compte l'espérance prophétique d'un pèlerinage eschatologique des Nations vers la montagne de Dieu (Mt 8,11 ; Mc 11,17).

Avec Pâques et la Pentecôte, la fin des temps a commencé, la mission est impérative, mais la perspective reste centripète : les Nations sont invitées à entrer dans le royaume de Dieu dont le centre reste Jérusalem. Avec les missions de Pierre et de Paul, certains marqueurs identitaires vont disparaître (les règles alimentaires...), d'autres vont être modifiés (circoncision/baptême ; sabbat/dimanche,...) ; mais la question fondamentale qui se posait à Israël demeure : comment trouver un compromis entre la vocation universaliste des chrétiens et le principe de différence et de séparation qui garantit leur identité (les mariages mixtes...) ? Et pour les peuples missionnés, comment trouver un compromis entre leur culture d'origine et la culture chrétienne ? Au cours des siècles et sur tous les continents, chaque religion a déterminé une culture qui lui était propre. De quoi est faite aujourd'hui, en France, la culture chrétienne ? Existe-t-elle encore ?

Danielle Ellul

Une question de contexte

Eux et nous, nous et eux, ensemble

La page précédente relate la méditation qui a clôturé le séminaire. Elle aurait pu faire office de 'coin théo'. Mais il nous a semblé pertinent d'ajouter à ce dossier très cohérent (bravo les Toulousains) un regard extérieur¹.

Tout d'abord, à la lecture des différents textes, je constate que tous se situent du point de vue de l'arrivant dans un nouveau pays. L'article introductif pose la question de savoir « comment s'acclimater dans un pays étranger, communiquer dans une autre langue, apprendre des codes sociaux différents ? Que doit-on abandonner de sa culture d'origine ? Que peut-on ou veut-on absolument garder ? Quelles valeurs souhaite-t-on transmettre ? Comment se projette-t-on dans l'avenir ? » Lors de la méditation, différentes réponses des auteurs bibliques à ces questions sont mises en perspective. Je voudrais poursuivre cette démarche jusqu'à aujourd'hui pour ouvrir plus concrètement sur nos situations actuelles.

Le peuple juif, si attaché à sa terre, a connu de multiples déplacements. Abraham est parti de Mésopotamie, les descendants sont descendus en Egypte, puis se sont installés sur 'leur' terre (ce qui ne va pas de soi), furent déportés à Babylone, puis retour et nouvelle diaspora aux temps helléniques. Leur foi, confrontée à de nouveaux contextes, évolue entre rejet et adaptation, en subvertissant des notions ambiantes pour dire leur confiance à leur Dieu. Ils transforment la fête du renouveau du printemps en la Pâque, célébrant la libération de l'esclavage ; ils se moquent du culte des astres des Babyloniens ; et la défaite cuisante des Maccabées au II^{ème} siècle avant Jésus Christ les amène à réfléchir à une justice *post-mortem*.

Pour les premiers chrétiens, la Pâque-libération de l'esclavage est devenue Pâques-libération du péché. Ils essaient autour de la Méditerranée et annoncent l'Évangile aux peuples qu'ils rencontrent, perses, égyptiens, grecs, romains, celtes, puis germaniques. Le culte du solstice d'hiver, transformé en culte de Mithra, se voit à son tour transformé en fête de Noël pour célébrer la venue de la véritable lumière du monde. Le folklore germanique a alimenté bien des histoires de saints, nous avons adopté les œufs de Pâques et le père Noël - trouverons-nous

une histoire christianisée pour halloween ?

Une vérité en contexte

Saurait-il y avoir un socle de vérité hors contexte ? Jean-François Zorn souligne² que la prise en compte de ce contexte est conceptualisée en missiologie au début des années 1970, lors de la prise de conscience des théologiens du Sud. Les protestants parlent alors de contextualisation, mettant l'accent

sur la tension constante entre réalité du monde et expression de la foi, tandis que les catholiques, en parlant d'inculturation, cherchent à résoudre cette tension. Dans tous les cas on se rend bien compte que l'Évangile doit entrer en dialogue avec la culture des personnes qu'il rencontre. Pour son propre bien d'ailleurs, pour ne pas confondre ce qui relève de la culture de celui qui prêche et ce qui relève de sa foi. Faut-il décorer un arbre de Noël pour voir en Jésus la lumière du monde ? Autrement dit, quand la parole de l'Évangile rencontre une personne, elle ne vient pas directement du ciel, elle a été **contextualisée** d'innombrables fois au cours de l'histoire et doit se contextualiser à nouveau, véritable mise en abîme de la tension entre ce qui nous parvient et ce vers quoi nous allons.

Etrangers et voyageurs

Mais jusqu'ici nous n'avons toujours parlé que de ceux qui arrivent avec leurs convictions dans un nouveau contexte. *Quid* de ceux qui sont sur place et qui voient arriver des gens d'autres cultures 'chez eux' ? Je mets les apostrophes à dessein, comme je les ai mises plus haut pour la terre d'Israël. Car on peut se poser la question dans quelle mesure nous sommes jamais chez nous. Ne sommes-nous pas toujours « étrangers et voyageurs sur la terre »³ ? Mais alors comment accueillir ces « étrangers qui ne sont pas de chez nous »⁴ ? Ruth ou Néhémie ? A l'ère de la mondialisation, un renfermement sur soi est de toute façon à la fois impossible et mortifère. Si nous voulons témoigner de notre foi, nous devons mettre en question nos présupposés culturels pour les mesurer aux nouveaux défis. Pour reprendre les questions du début : communiquer avec des gens qui parlent une autre langue, apprendre à déchiffrer leurs codes sociaux, nous demander ce qui est non-négociable dans notre culture, ce qu'on veut absolument garder et transmettre, mais aussi, ce qui est positif dans la leur. Notre témoignage et notre foi sont à ce prix. Le contexte peut changer, et change en effet constamment, seule notre confiance en Dieu reste. C'est avec Lui que nous pouvons cheminer ensemble vers un avenir possible. Et pour répondre à la question finale de la méditation : non à la culture chrétienne, oui à la foi seule.

Waltraud Verlaquet

¹ Je n'ai, en effet, pas pu assister à ce séminaire.

² « La contextualisation : un concept théologique ? » in *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuse*, vol. 77 n°2, p.171-189.

³ Héb. 11,13, en référence à Gn 23,4.

⁴ Agecanonix dans *Le cadeau de César*.

Jonathan Meath en père Noël



Costa-Gavras

Va où il est impossible d'aller - Mémoires. Editions du Seuil, Paris, 2018

Quel plaisir de lire l'autobiographie d'un homme dont nous apprécions le cinéma !

Souvent la réalité dépasse la fiction dans ce parcours sans compromis d'un homme engagé, humaniste et sincère, jusqu'à une certaine naïveté assumée. On apprend que le jeune Costas est venu en France car il était interdit d'université en Grèce, à cause des engagements politiques de son père. Une chance pour la France ! Depuis les débuts difficiles d'immigré

dans la capitale en 1955, la vie étudiante et la découverte de la Cinémathèque, puis le concours de l'IDHEC et le début de l'aventure dans le monde du Cinéma, à travers les bouleversements historiques connus par le monde de 1968 à 2016, il raconte cette vie qui lui permet d'aller « là où il est impossible d'aller », selon la phrase du grand écrivain grec Nikos Kazantzakis.

Une vie extraordinaire pour une personne normale

On apprend les détails de l'apprentissage du stagiaire assistant-réalisateur sur un film d'Yves Allégret, la magie de la création du premier scénario, puis les rencontres décisives qui ne cesseront jamais, dans le monde du cinéma, dans sa famille de pensée avec les Montand, Yves et Simone, Jorge Semprun, Chris Marker. Quand, metteur en scène, il décide de faire un film sur un choc provoqué par un livre, Z, ou qu'il s'engage pour mettre des images sur ses idées, il est comme happé par l'importance des réactions qui ont fait de lui un homme public. Il répondra toujours de ses positions. Il ira aussi jusque dans le nid d'Hollywood, sans pourtant renoncer à son indépendance.

COSTA-GAVRAS
Va où il est impossible d'aller



Mémoires
SEUIL

Sa passion pour la politique et la dénonciation des crimes l'amènera à parler aux hommes qui ont les clés de l'histoire, comme Salvador Allende, Fidel Castro ou Arafat, jusqu'à la reconnaissance inattendue de son premier pays !

Le couple qu'il forme avec Michèle est exemplaire de complicité, de confiance et de soutien familial. Une vie extraordinaire pour une personne normale, en fait !

Arielle Domon

Costa-Gavras



Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

avec abonnement à Vu de Pro-Fil version papier

- individuel : 35€ soutien à partir de 45€
 couple : 45€ soutien à partir de 55€

avec abonnement à Vu de Pro-Fil version électronique

- Individuel : 25€ soutien à partir de 35€
 couple : 35€ soutien à partir de 45€

Réduit : 10 € pasteur étudiant chômeur, autre

Adhésion sans abonnement à Vu de Pro-Fil

- individuel : 20€ soutien à partir de 30€
 couple : 30€ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Signature :

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier



Aux accents de Ronsard

Le samedi de Marseille, 17 nov. 2018

Faire d'un pied léger poudroyer les
sablon,
Voir bondir par les prés l'enflure des
ballons.

Ne serait-ce que pour la découverte de ce délicieux distique du Prince des poètes, la journée 'Le Foot au Cinéma' a tenu ses promesses auprès des Profilien de nombreuses origines – outre Marseille et alentours, Issy, Montpellier, Narbonne, Privas... – qui en ont profité. Il faut dire que le cinéma n'a jamais boudé cet énorme phénomène de notre temps ! Les seize films utilisés lors de cette journée ont été puisés dans une liste de 150 titres consacrés au football,

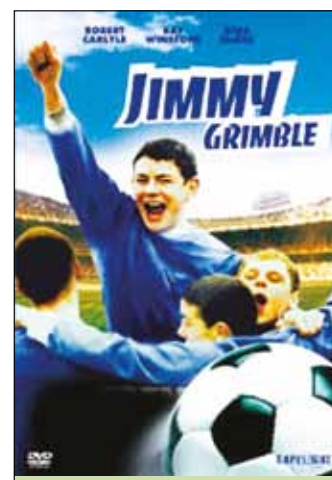


sans parler de ceux innombrables où il apparaît peu ou prou.

Tant de facettes à évoquer ! Premier thème, un jeu devenu spectacle puis business : *Rio2* (C. Saldanho, USA 2014) pour une jolie chorégraphie footballistique sans crampons ni filet, *Match retour* (C. Porumboiu, Roumanie 2014) pour un commentaire d'experts sur une partie de 1988 arbitrée par le père du cinéaste, et *United Passions* (F. Auburtin, Suisse/France 2014) pour les relations foot-fric-pub à travers l'histoire reconstituée de la FIFA (organisation internationale du football).

Second thème, développement personnel et insertion sociale dans *Jimmy Grimble* (John Hay, Royaume Uni 2002). Troisième sujet, femmes et football avec les joyeuses *Péruviennes* de Churubamba (Carmen Butto, court documentaire) à 3850 mètres d'altitude, la réussite malgré les obstacles dans *Joue-la comme Beckham* (G. Chaaba, Royaume Uni 2002) et l'absurdité répressive de *Hors-jeu* (J. Panahi, Iran 2006).

Autre aspect encore, foot-foule-folie : le pire du hooliganisme britannique selon *The Foot Factory* (Nick Love, R. Uni 2004), la construction de cette hystérie collective selon *A mort l'arbitre* (J.P. Mocky, France 1983) et l'imbrication sport-passion populaire-intérêts économiques et politiques selon *Coup de tête* (J.-J. Annaud, France 1979).



Le football, contexte de comédie ? Dans *Les rois du sport* (P. Colombier, France 1938) Fernandel est gardien de but, et dans *Didier* (A. Chabat, France 1997) un chien prend forme d'humain... footballeur ! *Les collègues* (Ph. Dajoux, France 2009) aux grosses blagues marseillaises, et *Looking for Eric* (K. Loach, R. Uni 2006) où la sagesse hilarante d'Eric fait merveille, ont en partage la famille Cantona. Pour finir, poésie du foot-sans-ballon de *Timbuktu* (A. Sissako, Mauritanie 2014), et l'enthousiasmant *A nous la victoire* (J. Huston, USA 1981) où des prisonniers de guerre, joués entre autres par quelques vrais footballeurs (Pelé *et al.*), conquièrent leur liberté par un match contre une équipe de l'armée nazie.

Jacques Vercueil

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Téléphone :

Ville :

Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier



Date :

Signature :

Ile-de-France, Le Rocheton 2019

Les groupes franciliens proposent un week-end thématique *Shakespeare et le cinéma* les samedi 16 et dimanche 17 février 2019 au centre du Rocheton (UCJG/YMCA) situé en Seine-et-Marne à proximité de la forêt de Fontainebleau et de la ville de Melun. Il nous a paru intéressant de pouvoir comparer le travail de réalisateurs différents sur la même pièce. Nous aurons ainsi, à l'aide d'extraits, quatre modules sur *Macbeth*, *Hamlet*, *Roméo et Juliette* et *Le Roi Lear*,



qui ont donné lieu à de nombreuses interprétations. De plus deux films entiers seront discutés : *Beaucoup de bruit pour rien* de Kenneth Branagh et *Falstaff* d'Orson Welles. Chacun des modules et des films sera présenté et animé par un

Profilien du groupe de Paris ou d'Issy.

Le nombre de places dans ce centre qui héberge et nourrit les participants est limité et il est conseillé aux personnes intéressées de s'inscrire sans tarder auprès de Françoise Lods (f.lods@wanadoo.fr).



Les + sur le site

Les émissions radio :

Ciné qua non des 19 septembre, 17 octobre et 23 novembre 2018

Champ-contrechamp des 25 septembre, 23 octobre et 27 novembre 2018

« *Girl* de Lukas Dhont » (Frédéric Laville)

« Effervescente préparation d'un Séminaire national » (Frédéric Laville)

« *BlackKkKlansman* ou comment infiltrer la haine » (Roland Kauffmann)

« *Le poirier sauvage* » (Marie-Jeanne Campana)

Les pages des festivals :

Miskolc, Venise, Chemnitz, Varsovie, Leipzig, Lübeck, Cinemed, Cottbus, Mannheim, Gardanne, Montauroux, Honfleur

Les billets d'humeur sur les films des festivals de Gardanne, Cinemed, Montauroux

Présence Protestante sur France 2

Dimanche 30 décembre 2018, 10h-10h30



Variations Éthiques - Tous accros ? (Rediffusion)

Tabac, cannabis, alcool, cocaïne : autant de noms que l'on associe



automatiquement à l'addiction et à la dépendance. Mais le phénomène dépasse

désormais les frontières, et touche toutes sortes de gens : dépendance affective, addiction aux écrans, aux jeux d'argent... Sommes-nous tous accros ? Quelles réponses le protestantisme peut-il nous apporter ? Autant de questions évoquées par Gilles Boucomont, pasteur de l'Église protestante unie de Belleville.

Dimanche 13 janvier 2019 - 10h-10h30

2019 après Jésus-Christ - Semer

Transmettre comme un semeur.

Semer partout, sur tous les

terrains, des plus hostiles et sans

espoir, aux plus accueillants et

fertiles. Nous cherchons tous à

transmettre une éducation, des

valeurs, une histoire et même la

foi. Admettons que la partie n'est

ni aisée, ni gagnée d'avance. Cette émission s'arrête sur un

texte des Évangiles qui bouscule un peu la réflexion sur ce

sujet. Quelle posture adopter pour bien transmettre ? Quel est

le rôle et la responsabilité de chacun ?

Autour d'un texte de la Bible, nos invités se rencontrent en

toute simplicité pour une aventure dont ils ignorent tout.

Emission présentée par Marion Muller-Colard et réalisée par

Denis Cerantola.



Prix de l'Auditoire 2019

Le 10^{ème} Prix de cinéma de l'Auditoire (Atelier protestant) – prix qui distingue des films permettant de croire qu'un destin n'est jamais écrit d'avance – sera décerné parmi les six films sélectionnés par un jury de dix cinéphiles (Profilien parisiens pour moitié) le 29 janvier 2019 à 20h, au cinéma Le Reflet Médicis (Paris 5^{ème}). Ces films seront proposés au Prix du public et projetés les samedi 19 et dimanche 20 janvier (voir latelierprotestant.fr) à la Faculté protestante de théologie, 83 bd Arago, Paris 14^{ème}.

Crédits photo

p.1 : © Diaphana

p.3 : © Kinovista / Bac Films ; © Le Pacte

p.4 : © Ad Vitam ; © Pyramide

p.5 : © Sundance Selects, photo: Random Bench ; © Festival de Deauville

p.6 : © Festival Honfleur ; © Festival Gardanne

p.7 : © Damned Films, Fija Semana ; © Festival La Rochelle 2018

p.8 : © Ciné-Festival en Pays de Fayence

p.9 : © Grandfilm

p.11 : © AMLF ; © Twentieth Century Fox France

p.12 : © SND ; © Les Films du Losange ; D.R. ; © SND ; © Gaumont

p.13 : © Jours2fête ; © ARP Sélection ; © Wild Bunch

p.14 : © Diaphana

p.15 : Galerie Nationale Londres, source : Wikipédia

p.16 : source : Wikipédia

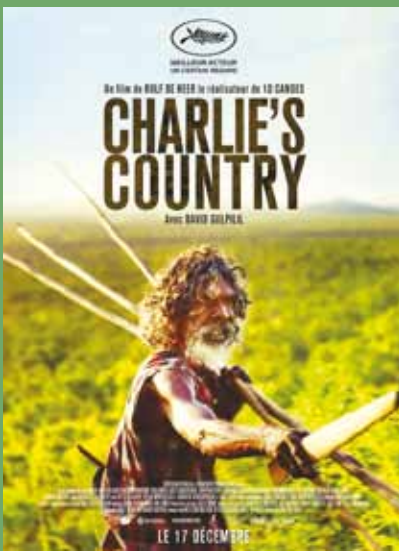
p.17 : photo : Frantogian, source Wikipédia

p.18 : © Pathé ; © SNProdis

p.19 : © Renaissance Films ; © Films sans frontières ; © France Protestante

p.20 : © Nour Films

A la fiche



Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

(2013 - Australie - 1h48)

FICHE TECHNIQUE :

Réalisation et scénario : Rolf de Heer - Montage : Tania Nehme - Photo : Ian Jones - Décors : Beverly Freeman - Costumes : Beverly Freeman - Distribution : Nour Films

Interprétation : David Gulpili (Charlie), Peter Djogirr (Black Pette), Luke Ford (Luke), Peter Minygululu (Old Lulu), Jennifer Gaykamangu (Faith)

AUTEUR :

Rolf de Heer, né en 1951 aux Pays-Bas, passe son enfance à Sumatra, puis émigre avec ses parents en Australie. Fait des études de cinéma et de télévision. Il réalise son premier film en 1984, destiné à un jeune public et va confirmer cet intérêt avec *Bad Boy Bubby* en 1989. C'est avec *The Tracker* (2002) qu'il aborde le problème des Aborigènes, dans un style violent et sans concessions. Plus léger mais engagé sera *10 canoës, 150 lances, 3 épouses* (2006). Il tourne avec un authentique aborigène dans *Charlie's country*, sélectionné à Un Certain Regard en 2014, et obtient un bon succès public et trois récompenses : Prix du Jury, Prix de la FIPRESCI et Mention spéciale du Jury œcuménique.

RESUME :

Charlie est un ancien guerrier aborigène. Alors que le gouvernement amplifie son emprise sur le mode de vie traditionnel de sa communauté, Charlie se joue des policiers sur son chemin. Perdu entre deux cultures, il décide de retourner vivre dans le *bush* à la manière des anciens. Mais Charlie prendra un autre chemin, celui de sa propre rédemption, ou... de sa propre disparition ?

ANALYSE :

Dans une approche quasi documentaire mais avec la distanciation qui marque tout le respect du cinéaste envers le personnage de Charlie, nous voyons vivre et évoluer David Gulpili, grand barbu sympathique, dans sa cabane et au milieu de ses affaires jonchant le sol. Au loin, les maisons de la ville et la route, où croisent les voitures de police. Autour, une forêt sèche, rappelant le *bush* (zone et désertique et sauvage) si lointain toutefois de cette réserve du comté d'Arnhem. Une grande amitié entre le cinéaste et David depuis 2003 est à l'origine du film. En 2006, de Heer tournait *10 canoës*, dans lequel David commentait l'action, et il en découvrit les qualités d'acteur. Ici, le scénario a été co-écrit avec David. A noter que le récit est entièrement fictionnel, ce n'est pas la vie de David qui nous est racontée mais un ensemble de souvenirs et de récits du présent qui servent à traduire la situation incroyable des Aborigènes australiens, soumis à un contrôle permanent de la police. Ainsi Luke, à la fois

amical et tatillon, lui confisque les outils qui lui étaient indispensables dans son ancienne vie de chasseur. La vie d'un acculturé dont on a volé la vie, et qui est tenté de sombrer dans l'alcoolisme. Comme l'a souligné le cinéaste, David l'acteur

« a des idées politiques fortes concernant les effets sur son peuple du déracinement culturel provoqué par la colonisation des Blancs. »

Cela a été bénéfique dans l'élaboration du scénario dont la portée politique est évidente.

Parmi les séquences qui évoquent les souvenirs qui hantent Charlie, il y a cette photographie d'une époque ancienne, où il danse avec sa communauté aborigène. C'était en 1973, quand la reine Elizabeth inaugura l'opéra de Sydney... Moment d'émotion qui nous fait vivre en quelques images le drame d'une vie. Récit d'une quête identitaire, ce film est un plaidoyer pour le respect de l'humain.

Alain Le Goanvic



David Gulpili et Jennifer Budukpuduk Gaykamangu dans *Charlie's Country*

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche, dans le cadre de notre collaboration avec protestants.org, depuis VdP 37 :

BlackKlansman (Spike Lee) - *Miracle à Santa-Anna (Miracle at S. Anna)* (Spike Lee) - *Searching - Portée disparue* (Aneesh Chaganty) - *Sofia* (Meryem Ben M'Barek) - *Le poirier sauvage (Ahlal Agaci)* (Nuri Bilge Ceylan) - *O Grande Circo Místico (Le grand cirque mystique)* (Carlos Diegues) - *J'ai perdu Albert* (Didier Van Cauwelaert) - *Invasion (Yocho)* (Kiyoshi Kurosawa) - *Shéhérazade* (Jean-Bernard Marlin) - *My Lady (The Children Act)* (Richard Eyre) - *Les frères Sisters (The Sisters Brothers)* (Jacques Audiard) - *Leave No Trace (Ne pas laisser de trace*)* (Debra Granik) - *De chaque instant* (Nicolas Philibert) - *Mademoiselle de Jonquières* (Emmanuel Mouret) - *La saveur des Ramen (Ramen Teh)* (Eric Khoo) - *Donbass (Sergei Loznitsa)* - *Ma reum (*Ma mère)* (Frédéric Quiring) - *Blindspotting* (Carlos Lopez Estrada) - *Nos batailles (Our Struggles)* (Guillaume Senez) - *Le vent tourne* (Bettina Oberli) - *Cold War (Zimna Wojna/*Guerre froide)* (Pawel Pawlikowski) - *RBG (Ruth Bader Ginsburg)* (Betty West, Julie Cohen) - *Girl* (Lukas Dhont) - *Un peuple et son roi* (Pierre Schoeller) - *Le procès contre Mandela et les autres (The State Against Mandela And The Others)* (Gilles Porte, Nicolas Champeaux) - *I Feel Good* (Gustave Kervern, Benoît Delépine) - *First Man (Le premier homme sur la lune*)* (Damien Chazelle) - *En liberté !* (Pierre Salvadori) - *Le grand bal* (Laetitia Carton) - *Les chatouilles* (Andréa Bescond, Eric Métayer) - *Silvio et les autres* (Paolo Sorrentino) - *Le grand bain* (Gilles Lellouche) - *Capharnaïm* (Nadine Labaki) - *Célébration* (Olivier Meyrou) - *Amanda* (Mikhaël Hers) - *Ága* (Milko Lazarov) - *Heureux comme Lazzaro (Lazzaro felice)* (Alice Rohrwacher)